ANCIENNES ARDOISIÈRES DE ALLE-SUR-SEMOIS

EXPLOITATION DU SCHISTE ET VIE DES « SCAILTONS »

Anciennes ardoisières de Alle-sur-Semois

Notions de géologie relatives au schiste ardoisier

DEFINITION DU MOT "SCHISTE"

Roche généralement phylliteuse dont les éléments ont été orientés parallèlement les uns aux autres par des contraintes mécaniques, ce qui conduit à une fragmentation de la roche en feuillets plus ou moins minces. L'orientation mécanique ou schistosité, peut être soit parallèle soit oblique par rapport aux surfaces de stratification ; elle dépend des contraintes. Si la roche est très indurée et les plans de clivage très serrés, on passe aux ardoises.

Ext. : Etude microscopique des roches meubles et consolidées.

G. LUCAS, P. CROS et J. LANG

ORIGINE DU SCHISTE

Les roches schisteuses proviennent de boues argileuses en suspension en eaux profondes dans des régions tectoniquement stables. Au cours des millénaires la mise en place s'est effectuée par une sédimentation homogène, régulière et peu épaisse. Ces vases contiennent parfois des fossiles (orthocères à Martelange). Sous le poids de sédiments plus récents, le sédiment initial accusera une perte d'eau et un accroissement de densité. Cela correspond à la période de lapidification. Durant celle-ci, la compaction de la future roche ardoisière lui fera perdre de l'épaisseur et acquérir la propriété de se présenter en feuilles parallèles (schistosité).

Les plissements de l'écorce terrestre donneront à ces bancs de schiste une inclinaison. La stratification, plan de dépôt des couches, est inclinée vers le sud, tandis que le plan de fissilité est incliné vers le nord.

Les roches schisteuses figurent parmi les roches d'affleurement, soumises aux phénomènes d'érosion et d'altération (eau). C'est pourquoi les parties proches de la surface du sol sont inutilisables et appelées " mort-terrain ". L'ardoise sera donc extraite en profondeur. Dans notre localité, la couche exploitable est de faible épaisseur :

Nancrette :	6 m.
Espérance :	6 m.
Grand Ouvrage :	9 m
Ste Barbe :	3 m.

Localisation géologique du schiste ardoisier de Alle.

L'âge des gisements est de +/- 380 millions d'années (ère primaire). Ceux-ci appartiennent à l'étage siegenien inférieur (appelé autrefois taunusien), du système dévonien.

Constitution minéralogique

Les ardoises du bassin semoisien sont constituées de cristaux microscopiques de quartz, et de deux phyllites essentielles : la sérécite et la chlorite.

Ces composants minéralogiques contiennent :

- de la silice : 57,15 % à Alle, pour une teneur en quartz d'environ 33 %. Une ardoise riche en silice gagnera en solidité, mais perdra en fissilité. A défaut de pouvoir diviser la pierre en ardoises, elle sera destinée à l 'ardoiserie.
- de l'alumine : 21,11 % (Alle).
- du fer :7,14 % (Alle).
- d'autres composants : pyrite (sulfure de fer), magnésium, calcium.

Couleur

Les ardoises extraites des veines de Alle étaient de couleur bleu foncé. La teinte peut être verte (Fumay, Rimogne et Haybes en France), due à la pigmentation de la chlorite. Elle peut être violette (Fumay en France) par imprégnation d'oligiste. A Vielsalm, on a extrait des ardoises bicolores ou marbrées , ce qu'on peut expliquer par la perméabilité du sédiment à certains acides.

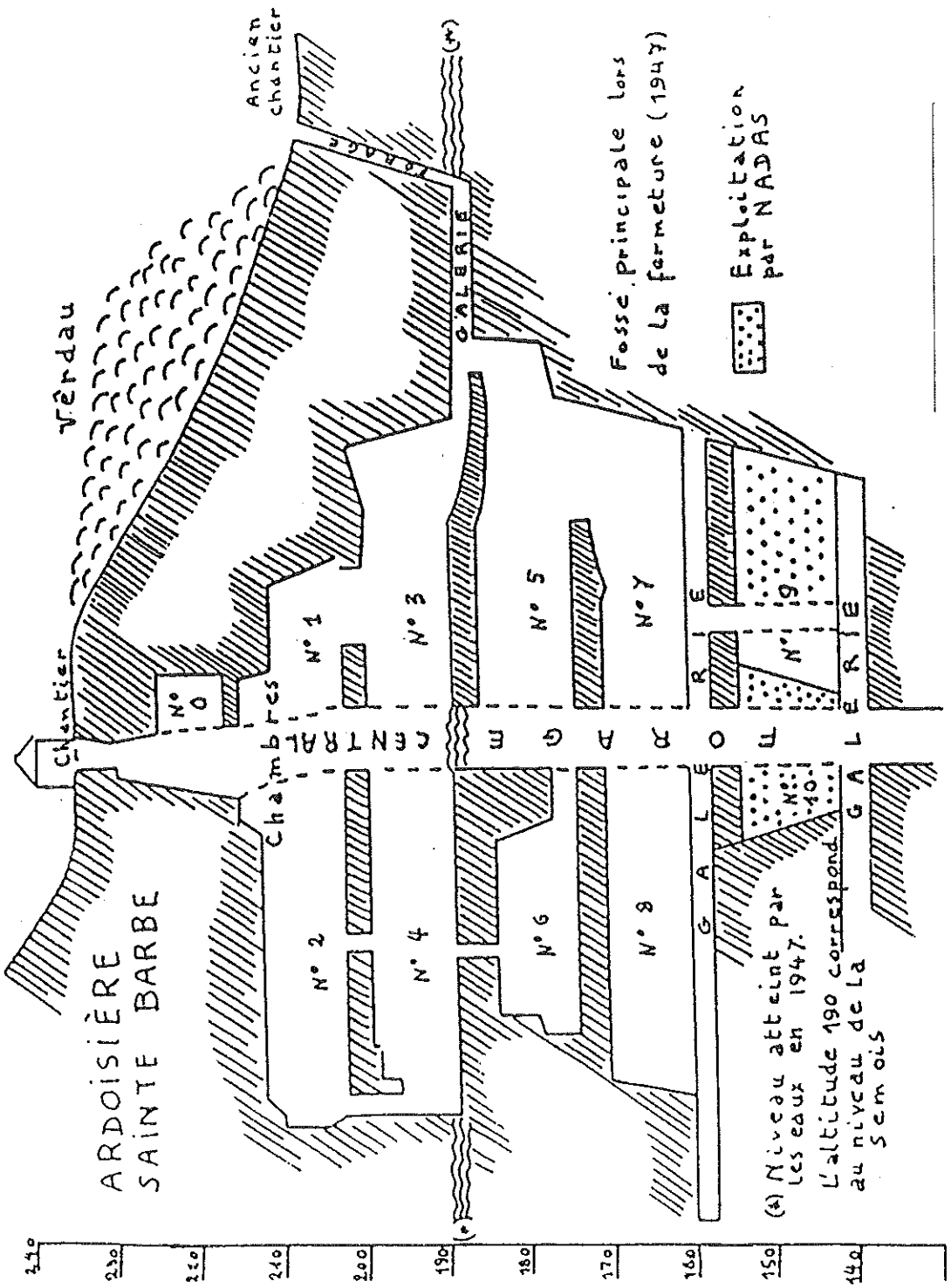
Qualites de l'ardoise

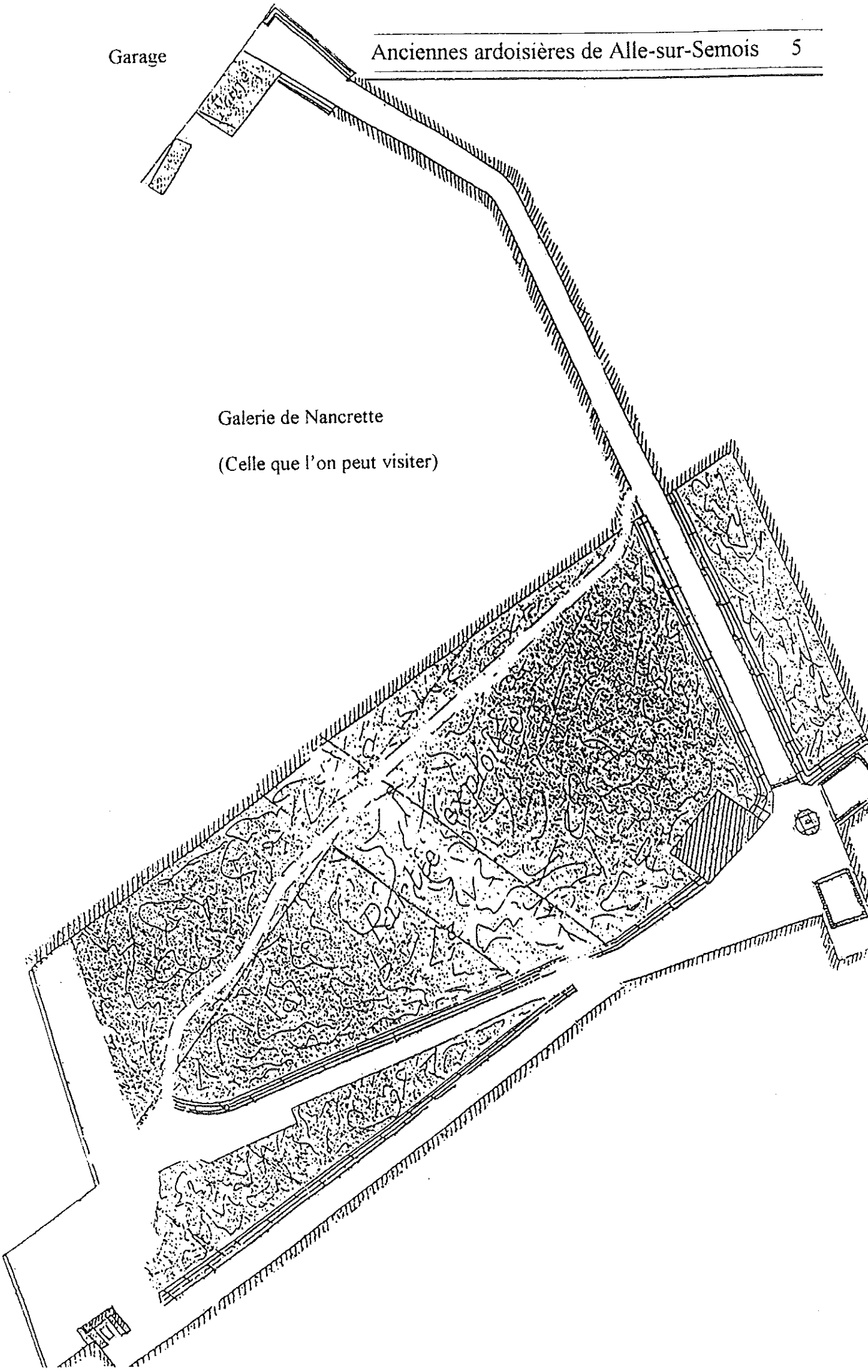
L'ardoise est

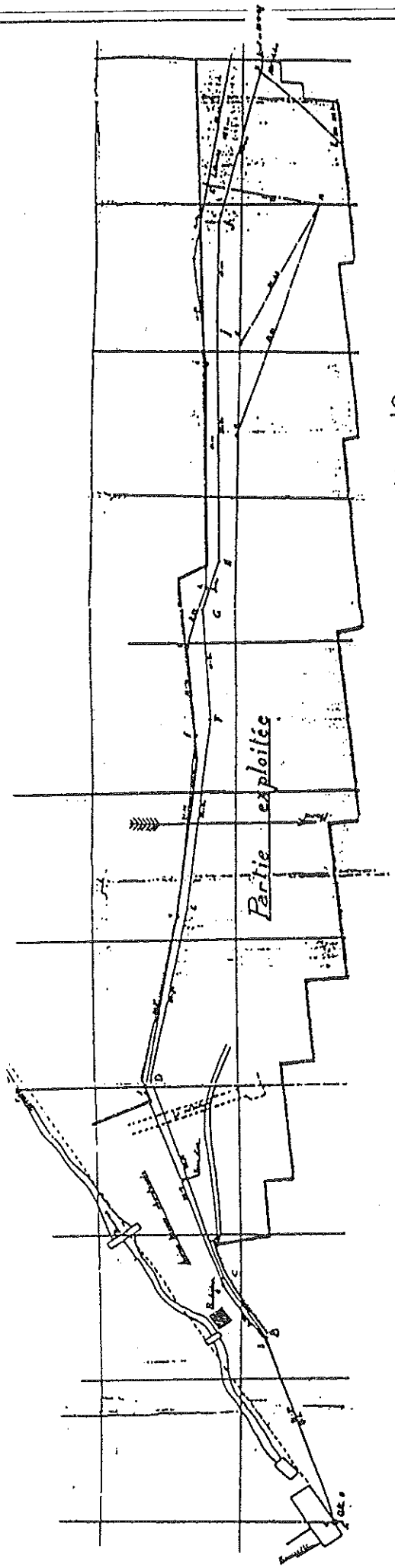
- imperméable, car n'étant pas poreuse,
- résistante au gel,
- solide : elle supporte bien les chocs,
- flexible,
- inattaquable aux acides,
- incombustible,
- imputrescible.

Ages en millions d'années	Eres	Systemes		Etages	Communes
	Quaternaire				
2	Tertiaire	Pliocène Miocène Oligocène Eocène Paléocène			
65	Secondaire	Crétacé	Supérieur inférieur		
141		Jurassique	Malm Dogger Lias		
195		Trias			
230	Primaire	Permien			
280		Carbonifère		Stéphanien Westphallien	
				Namurien	
				Viséen Tournaisien	
345		Dévonien	Sup.	Famennien	Alle Bertrix
				Frasnien	
			Moy.	Givetien	
				Couvinien	
			Inf.	Ensien	
				Siegenien	
				Gedinnien	
395		Silurien			
435		Ordovicien			
500		Cambrien		Salmien Revinien Devillien	Vielsalm Revin Deville Monthermé Rimogne Fumay Haybes

PUITS SAINTE BARBE A "LAPLET"




Garage
Galerie de Nancrette
(Celle que l'on peut visiter)



GRAND OUVRAGE

(Entrée à côté de la cascade)

Techniques d'extraction de l'ardoise à Alle-sur-Semois à la fin du XIXe et au début du XXe siècle

L'ACCES AU SCHISTE ARDOISIER

Accès immédiat

Il permettait l'exploitation directe de la veine à partir de l'affleurement. Le chantier prenait alors l'allure d'une carrière à ciel ouvert.

Exemple : ancienne " escaillère des moines " du " Petit-Monceau ".

Accès par le puits incliné

Il s'agissait d'une galerie creusée dans l'épaisseur de la couche schisteuse suivant son inclinaison. A Alle, celle-ci ne dépasse pas 50° et est orientée nord-sud.

A partir de ce plan incliné, des galeries horizontales étaient creusées à des niveaux différents. Elles donnaient accès aux divers ouvrages séparés par des piliers (masses de roche portante) pour soutenir le "ciel".

A l'entrée de cette rampe d 'extraction, les parois étaient consolidées par une maçonnerie en pierres afin d'éviter les éboulements. Ce conduit principal était creusé sur une largeur suffisante pour permettre :

- la descente des mineurs au moyen d'escaliers,
- la pose d'une voie ferrée sur laquelle circulaient des wagonnets remontant la pierre,
- la fixation des canalisations de pompage, des tuyaux d'air comprimé et des câbles électriques.

Exemple : Puits Sainte Barbe à " Laplet " (voir page 4).

Accès par des galeries souterraines

a) C'était une approche de la veine exploitable par une percée à travers-bancs, c'est-à-dire transversalement aux couches inclinées. A partir du point de jonction avec la veine ardoisière, la galerie d'exploitation longeait celle-ci et devenait chambre d'extraction.

   Ex. : " Nancrette " (voir page 5).

b) La galerie de pénétration débouchait sous le banc de schiste ardoisier, le longeait tout en permettant de l'exploiter.

   Ex.: " Grand ouvrage " (voir page 6).

CRABOTAGE

L'opération appelée "crabotage" consistait à creuser une excavation d'environ 80 cm d'épaisseur sous la veine à exploiter. Les dimensions variaient selon l'ouvrage. La longueur avait au plus la hauteur du banc de schiste ardoisier, la largeur était déterminée par des éléments naturels, les "longraines" (ou cassures dans le sens du fil de la pierre ; les parois étant soudées par une mince couche de silice).

Le craboteur commençait le travail avec le pic (quand la pierre était tendre) et utilisait ensuite des mines de tirage. Les trous étaient forés à l'aide de la barre à mine (tige métal-

lique à tête diamantée pénétrant par percussion et effectuant 1/8 de tour entre chaque coup de marteau).

A partir de 1922, le marteau perforateur à air comprimé sera utilisé.

Toute la pierre tirée par le craboteur tombait en pure perte. Ces déchets étaient évacués à l'extérieur ou dans d'anciens ouvrages, à dos d'hommes ou d'enfants (faiseleux) au moyen du " wajaî " (bac) ou de hottes.

Dans les exploitations de Alle, étant donné la faible inclinaison et la puissance modeste des veines, le crabotage pouvait s'effectuer sur toute leur largeur sans laisser de piliers longrains.

Il s'agissait d'un travail éreintant qui imposait au craboteur, pour le forage des trous de mines, des positions très inconfortables. De plus, la poussière de schiste provoquée par cette opération envahissait les poumons de l'ouvrier. Le porteur de déblais peinait, plié en deux, sous le poids de sa charge et connaissait tôt ou tard des problèmes lombaires.

Craboter était une spécialité rémunérée au mètre (13 F le m en 1912). Le portage était payé au nombre de charges (0,15 F l'unité en 1912).

LE COUPAGE

Le crabotage a dégagé le toit et le mur de la veine. L'opération suivante appelée " coupage ", consistait à détacher du ciel de l'ouvrage les blocs de schiste ardoisier.

Ce travail avait pour but le dégagement de la partie à extraire, en la libérant aux deux extrémités. Le coupage " derrière " était effectué sous une bugne (vide en forme de crevasse), au bas de la dalle à abattre, tandis que le coupage " devant " était réalisé au sommet de celle-ci.

La longueur du coupage était fonction de la largeur choisie pour le bloc ; en général jusqu'à la rencontre d'une longraine, une cassure naturelle dans le sens du fil de la pierre. La profondeur du coupage, et a fortiori l'épaisseur du bloc, avaient une dimension à peu près égale à sa longueur.

Le coupage " derrière " en raison de l'inclinaison du ciel de la cavité où se tenait le mineur, était le plus dangereux.

Lorsque les deux coupages étaient effectués en même temps, par prudence, des étais de bois assuraient le soutènement de la voûte.

Dans la pierre tendre, les coupages étaient réalisés au pic (au marteau-burin à air comprimé après 1930) sinon il fallait utiliser des mines de coupage. Les trous étaient forés sous la "bugne" suivant le plan du clivage, et avaient une profondeur légèrement supérieure à la largeur du " spörton " (bloc). Ils étaient bourrés de dynamite (Ø 2,5 cm). Chacune des mines avait la même puissance.

Les veines ardoisières de Alle se caractérisaient par la présence régulière de bugnes (de 3 à 5 mètres entre chacune d'elles). Dès lors, la longueur de la dalle équivalait à la distance entre deux bugnes. Le coupage " devant " y était donc superflu.

L'ABATTAGE

Il consistait à provoquer une rupture dans le sens du longrain. Cette opération pouvait se dérouler suivant deux scénarios.

Un forage était effectué :

- perpendiculairement à la schistosité, d'une profondeur égale à l'épaisseur de la dalle.
- selon le plan de clivage, à l'endroit où la séparation du bloc doit s'effectuer.

Pour ces deux types de mines, l'explosif utilisé était la poudre en comprimés, explosif lent, afin de ne pas abîmer la pierre.

Les opérations " coupages-abattages " se poursuivaient suivant une double progression : vers le toit de la veine et dans la direction de la veine, jusqu'à épuisement de l'ouvrage. Les déchets restaient sur place, empilés et maçonnés. Ils comblaient les vides. Ils servaient à la fois d'échafaudage pour l'exploitation supérieure, réduisaient la hauteur de chute des dalles et le choc provoqué par celle-ci.

Lorsque la chambre était totalement exploitée et abandonnée, une maçonnerie étançonnait la voûte.

DEBITAGE

La dalle libérée de la veine de schiste ardoisier s'appelait " spörton ". Celui-ci pouvait peser plusieurs tonnes. Pour une longueur de 4 m, une largeur de 1,20 m, une épaisseur de 1 m, le poids est d'environ 14 tonnes (la densité du schiste est de 2,9). La division en blocs plus petits était donc indispensable pour effectuer le transport vers la surface.

A l'aide du pic, le mineur creusait des " cürnüres ", entailles en V, et utilisait suivant le cas :

- la " malice " (gros coin à angle très ouvert) déplacée dans la " cürnüre " entre chaque percussion.
- les " platines " (coins très minces) utilisées par deux. Un burin " gros " se plaçait entre celles-ci pour provoquer l'écartement.
- la " masse " gros marteau de fer pour percuter.

L'ouvrier de fond, au cours de la division du " spörton " en " spörtons " plus petits, tenait compte de la surface des ardoises que le "fendeur" pourrait en tirer. Son souci était de perdre un minimum de pierre.

REMONTEE

Les blocs taillés par le mineur, à une épaisseur de 16 ou 32 ardoises (7 à 14 cm), étaient transportés sur le dos, du point de débitage vers la galerie équipée d'une voie ferrée.

Le porteur, courbé, les reins protégés par le " bassa " (sac rembourré de paille, maintenu par des bretelles) transportait une masse atteignant parfois 200 kilos. Chargé de son énorme fardeau, il gravissait les tas de déblais au moyen d'une succession d'échelles, pour atteindre les wagonnets qui acheminaient l'ardoise à la surface. Un porteur pouvait remonter de 4 à 6 tonnes de schiste par jour. Il s'efforçait de charger les wagonnets équitablement en tenant compte de la quantité et de la qualité de la pierre.

En effet, le travail du fendeur et son rendement, rémunérés à la pièce, étaient influencés par ces deux critères.

Afin d'éviter tout favoritisme, les wagonnets étaient attribués aux fendeurs par un tirage au sort opéré dans la mine. Cette méthode s'appelait la " bourlotte ".

- Un fendeur, agissant à tour de rôle, inscrivait sur une ardoise les numéros des wagons de schiste attendus en surface : un pour chaque fendeur.
- Une seconde ardoise, superposée, cachait les chiffres inscrits et sous chacun des traits correspondant à un numéro de wagon, chaque fendeur y inscrivait son numéro de travail.
- L'ouvrier qui avait annoté la première ardoise prenait le dernier numéro.

La " bourlotte " ne garantissant pas l'impartialité fut remplacée par un tirage de jetons en cuivre, numérotés et placés dans un sac.

LE FENDAGE DE L'ARDOISE

Les blocs, remontés en surface, devaient être fendus le plus tôt possible. L'ardoise devait garder son humidité acquise en sous-sol pour être clivée aisément.

Le fendeur, après un examen minutieux de la dalle, tenant compte des accidents de la pierre, débitait celle-ci en morceaux proches des formes d'ardoises qu'il pouvait en tirer. Il obtenait des blocs plus petits, pointus et d'une surface suffisante pour tracer deux ardoises, en veillant à minimiser la quantité de déchets. Cette découpe s'effectuait grâce à des " cürnüres " creusées au burin "gros " frappé par la " mailloque ", et affinées à la scie. Bien dirigés, les coups de maillet donnés à la pierre, provoquaient la rupture suivant la direction choisie.

Le travail de fendage commençait réellement. Le fendeur, debout, tenant d'une main le " compassoû ", burin très mince, de l'autre le " maillet ", divisait le bloc coincé entre ses sabots pour obtenir des épaisseurs de quatre ardoises (" compassés " environ 16 mm). Chacun des " compassés " était refendu au moyen d'un ciseau frappé à petits coups avec le " maillet ", en quatre feuilles d'une épaisseur de 4 mm. Le clivage était un travail d'expérience qu'il fallait acquérir grâce à un long apprentissage auprès d'un aîné.

LE DECOUPAGE DE L'ARDOISE

Il s'effectuait sur le " sto ", trépied en bois. L'ouvrier s'y asseyait à califourchon. Il découpait, à l'aide du " rebattret " (fenderet à double tranchant) l'ardoise posée sur le béquillon du " sto " (petite pièce de bois verticale placée à la tête de celui-ci). En fonction de la surface utile et des besoins, l'ouvrier façonnait les différents modèles d'ardoises (voir tableau page 13).

Progressivement, la division des blocs par " cürnüres " sera remplacée par le sciage mécanique. Le découpage sera effectué avec le " découpoir " actionné par une pédale, et les " broyes " qui donneront

	Pierres traitées		*Déchets*
L'extraction	de 100 m^3	donne	***50,3 m^3***
Le débitage	de 49,7 m^3	donne	***15,2 m^3***
La fente	de 34,5 m^3	donne	***15,1 m^3***
La recoupe	de 19,4 m^3	donne	***3,4 m^3***
Produits finis	***16 m^3***	***pour***	***84,0 m^3***

à l'ardoise son contour définitif (1897). Le façonnage des ardoises était le dernier pourvoyeur de déchets. Il fallait évacuer ceux-ci à dos d'homme avec le " wajaî " (bac) et les déverser sur le " vêrdau ".

A ce dernier stade de la production d'ardoises, on peut chiffrer la proportion des produits finis à 16 % de la pierre à extraire. Chaque manipulation provoquait une quantité de déchets, précisée dans le tableau ci-dessus.

STOCKAGE

Les ardoises façonnées quittaient l'atelier de fendage et de découpage pour être arrangées à l'extérieur. Le transport vers le chantier s'effectuait à l'aide de brouettes en bois.

Les ardoises, dressées sur chant, étaient alignées selon leurs formes et dimensions. Un repère était placé à chaque centaine : par exemple, une ardoise hors alignement.

La vente se faisait par quantité de 1000 pièces. En fait, un supplément de 20 à 40 ardoises était ajouté pour couvrir la casse éventuelle due aux manipulations.

TRANSPORT

Jusqu'en 1885, le transport s'effectuait sur des chariots tirés par des chevaux. Lorsque la destination était éloignée, il fallait utiliser le chemin de fer à partir de la gare de Graide.

De 1885 à 1913, la locomobile appelée " routière " remplaça la traction chevaline. Cet énorme engin, mû à la vapeur, pouvait tirer une ou deux remorques chargées de 5 à 10 tonnes d'ardoises. La " routière " et ses remorques, équipées de roues de fer, étaient caractérisées par le vacarme qu'elles provoquaient et par leur lenteur (4 km/h). Son rôle était la jonction Alle-gare de Graide.

A partir de 1914, la voie vicinale joignant Alle à la gare de Gedinne permit au "tram", ensuite à la " micheline ", de conduire les wagons d'ardoises vers la ligne Bertrix-Dinant.

Vers 1840, les ardoisières de Laviot utilisèrent des barques à fond plat. La Semois, navigable quelques mois de l'année permettait à ces embarcations, appelées " naques ", de transporter jusqu'à 20000 ardoises (environ 10 tonnes).

LA VENTE

Elle se pratique sur le marché local :

- aux particuliers qui construisent une habitation ou rénovent une toiture,
- aux couvreurs,

et sur le marché international ; le cahier des clients étrangers (1913) mentionne notamment :

- HELFF - Cologne / Allemagne
- ROTHER - Francfort / Allemagne
- JACQUEMIN - Sedan / France
- ULBRICH / Suisse.

Les crises

A partir de 1880, l'industrie ardoisière connaît une première crise. Les exportations diminuent, tandis qu'en même temps les importations des ardoises étrangères augmentent. Ce déséquilibre serait dû aux dispositions douanières.

En 1880, le renouvellement du traité de commerce avec la France favorise l'entrée en Belgique des ardoises françaises concurrençant nos produits.

En 1881, le Grand Duché de Luxembourg et l'Allemagne frappent l'entrée des ardoises étrangères d'un droit de douane. L'Allemagne prescrit l'emploi du schiste indigène pour les bâtiments publics.

En 1912, la Belgique importe les deux tiers de sa consommation en ardoises. Le prix de revient de sa production est bien trop élevé, en raison des méthodes d'extraction :

- les piliers soutenant la voûte, et non exploités, font perdre jusqu'à 25 % de la matière première,
- l'usage d'explosifs provoque beaucoup de déchets,
- avec des blocs irréguliers, les opérations de fendage et découpage donnent une perte énorme de matière,
- le portage à dos entraîne une perte de temps,
- le produit fini nécessite une manipulation de quatre fois son poids,
- l'éloignement des centres de consommation augmente le prix de vente.

Les gisements demandent une modernisation urgente des moyens d'exploitation. Mais le manque de capitaux, dû aux faibles bénéfices des sociétés, ainsi que la distribution exagérée de dividendes en période de prospérité, limitent les investissements.

Les ardoises étrangères, espagnoles et portugaises, dont les conditions d'exploitation sont plus aisées, envahissent notre marché. L'apparition des produits de remplacement, comme l'Eternit, influence le choix des constructeurs.

Actuellement en Belgique subsistent deux producteurs :

- la S.A. ARDOISIERE DE WARMIFONTAINE.
- la S.P.R.L. ARDOISIERES ARTISANALES DE MARTELANGE.

Ils ont adopté des méthodes d'exploitation modernes, mécanisant au maximum toutes les opérations :

- L'exploitation se fait par tranches horizontales descendantes et par gradins, au lieu de bas en haut, par chambres avec piliers.
- Les blocs sont découpés par des " haveuses " et détachés par un éclateur hydraulique, en remplacement des explosifs.
- Le transport se fait par treuil, palan, pont roulant et wagonnets.
- Le clivage se réalise au marteau pneumatique.
- Le débitage s'effectue par scie diamantée.

La fente et la découpe restent partiellement exécutées à la main.

PRIX

(par 1000 unités)

Types d'ardoises		Grandes Communes	Flamandes	Blocs	Angers	Coquettes	Octogones	Pentagones	Rectangulaires	
Dimensions		27/19	27/16	27/16	30/20	30/20	20/30	20/30	20/40	20/30
Nombre au m²		65	85	85	47	50	50	50	32	50
Années	1894		18							
	1895					39	40	47		48
	1897	34	26	18		30	34	38		39
	1908	39	34	27	44	37	40	46	76	47
	1911	34	29	22	48	30	36	46	69	38
	1912		26		42		44	46	90	
	1913	24	30	29	38	37	40	46	70	50
	1929	200	235		375		300			
	1941		505		530				1225	
	1942				774				874	
	1970									3860
	1975								9353	
	1991		12920						37000	22350

Commentaires :
- Les prix indiqués pour 1895 ont été relevés sur un tarif allemand. Les prix pratiqués dans ce pays sont nettement supérieurs à ceux en vigueur en Belgique. Pas étonnant donc que l'Allemagne importait l'ardoise belge.
- Les prix indiqués pour 1911 proviennent d'un tarif français. Le coût de l'ardoise est nettement plus avantageux. En 1912, la Belgique importait les deux tiers de sa consommation d'ardoises.

PRODUCTION DE LA S.A. ARDOISIERE DE LAPLET.

Exercice	Production Nombre d'ardoises	Production Poids en Kg	Bénéfices nets en francs
1869-70	2 838 400	1 419 000	9 152,81
1870-71	3 224 900	1 613 300	12 375,18
1871-72	4 183 600	2 197 300	22 632,80
1872-73	4 019 350	2 079 500	6 113,13
1873-74	4 511 800	2 382 700	24 330,54
1874-75	4 573 300	2 511 700	31 729,18
1875-76	4 949 250	2 808 100	48 266,29
1876-77	3 982 950	2 081 500	49 141,49
1877-78	4 644 200	2 431 900	10 570,67
1878-79	4 383 100	2 360 300	17 001,88

Exercice	Production Nbre d'ardoises	Production Poids en Kg	Perte exploitation	Perte totale en francs
1879-80	2 988 600	1 426 600		14 205,95
1880-81	1 926 150	948 000	9 294,80	48 837,91
1881-82	1 358 800	704 700	10 717,35	35 689,22

STATISTIQUES

Ces données ont été extraites du livre d'Albert MONIN (1983): " C'étaient des scailtons, des fendeurs de pierre ".

Nous constatons que pendant la période 1869-1879, la société enregistrait des bénéfices, par contre durant l'année 1880, elle entrait dans un cycle de pertes.

1879 : il était nécessaire d'investir pour améliorer l'exploitation :

- forage d'une nouvelle galerie pour franchir une zone improductive,
- pose d'une double voie ferrée pour évacuer la grande quantité de déchets provoqués par le creusement, et plus tard, les dalles d'ardoise,
- achat d'une machine à vapeur.

La société ne disposait pas des capitaux nécessaires.

1880 : Première crise de l'ardoise. Le nouveau traité de commerce avec la France favorisait l'entrée des ardoises françaises sur notre territoire.

1881 : L'Allemagne protégeait sa production d'ardoises par des mesures douanières.

1883 : Dissolution de la société.

1886 : Vente de l'ardoisière.

PRODUCTIONS DES ARDOISIERES EN PROVINCES DE NAMUR ET LUXEMBOURG

Années	Province de Namur		Province de Luxembourg	
	Nombre de pièces	Francs.	Nombre de pièces	Francs.
1895	3 575 000		30 077 000	
1896	5 030 000		30 950 000	
1897	4 740 000		36 682 000	
1898	4 662 000		37 649 000	
1899	5 804 000		38 363 000	
1900	5 626 000		38 315 000	
1901	3 390 000	99 700	35 640 000	1 319 800
1902	1 360 000	35 500	35 760 000	1 306 700
1903	1 790 000	59 650	37 130 000	1 405 000
1904	1 595 000	77 850	37 445 000	1 471 250
1905	2 525 000	84 500	37 485 000	1 444 050
1906	2 340 000	75 650	39 060 000	1 550 600
1907	1 760 000	59 800	34 475 000	1 363 700
1908	1 810 000	60 400	34 720 000	1 364 550
1909	1 020 000	40 000	34 760 000	1 432 400
1910	890 000	29 100	35 510 000	1 304 200
1911	890 000	40 500	34 850 000	1 338 400
1912	790 000	34 700	25 740 000	1 021 450
1913	490 000	19 500	26 860 000	1 160 450
1918	80 000	5 000	600 000	37 600
1919	372 000	30 550	9 839 000	1 526 450
1920	680 000	159 700	18 180 000	4 029 900
1921	720 000	167 600	24 080 000	4 545 500
1922	1 050 000	278 250	29 660 000	5 407 700
1923	780 000	192 800	29 990 000	6 879 300
1924	780 000	168 200	32 790 000	7 284 800
1925	210 000	45 000	28 590 000	6 961 600
1926	320 000	95 300	31 490 000	10 242 800
1927	330 000	120 100	36 240 000	13 143 400
1928	490 000	173 800	35 920 000	12 880 000
1929	430 000	164 700	32 160 000	13 528 600
1930	200 000	80 000	27 270 000	10 689 300
1931	50 000	20 000	22 520 000	8 635 800

UTILISATION DES DECHETS

Dans l'exploitation d'une ardoisière, pour produire 1 Kg d'ardoises, il fallait monter à la surface, environ 3 Kg de pierre. La différence représentait les déchets occasionnés par les opérations de fendage et découpage.

Tout comme les déblais souterrains, il fallait les évacuer à dos d'homme au moyen du " wajai ". Parfois des femmes effectuaient cette besogne à l'aide de hottes.

Les débris de schiste étaient déversés en terrasses sur le " vêrdau " et formaient d'impressionnants terrils. En 1911, celui de Laplet était estimé à 30.000 m^3.

Tels quels, ces déchets étaient inutilisables à cause de leurs formes et dimensions irrégulières. Ils constituaient non seulement une matière non exploitée, mais un désagrément, par l'occupation inutile de terrain.

Devant ces inconvénients et prévoyant les besoins en matériaux de construction dus aux destructions opérées pendant la guerre, la SA NADAS chercha à tirer parti de ces déblais de schiste.

En 1944, cette société fit construire une usine de broyage, et déposa un brevet couvrant l'emploi des dérivés d'ardoise pour la fabrication des agglomérés, et la confection des bétons.

Un nouveau commerce naissait, celui des produits de base : sable d'ardoise, poussier, grenailles de différents calibres, et des blocs de béton (moellons). Ceux-ci étaient produits à la cadence journalière de 30 m^3.

ARDOISERIE

Le schiste ardoisier avait d'autres utilités que la couverture des maisons. Des plaques étaient utilisées pour le dallage dans les cours et étables et même pour délimiter les jardins.

Les dalles et blocs jouaient un rôle dans la construction (seuils de portes et de fenêtres). Dans les habitations, on voyait souvent des éviers et des tables couvertes de schiste poli.

La pierre d'ardoise était encore présente sous d'autres formes :

- mangeoires et auges pour le bétail,
- fonds et plans inclinés des lavoirs publics,
- pierres tombales,
- tables de billard,
- tableaux scolaires,
- ardoises sur lesquelles nous écrivions nos premières lettres,
- cadrans solaires,
- couvercles de saloirs en grès,
- autels.

Reposseau

SON HISTOIRE

L'utilisation de l'ardoise est très ancienne. D'aucuns invoquent le témoignage de Pline l'Ancien, le naturaliste romain asphyxié en l'an 79 par les vapeurs du Vésuve.

" Dans la Province Belgique, on coupe à la scie, comme le bois et même plus facilement, une pierre blanche que l'on utilise au lieu des tuiles plates ou creuses... et qui peuvent également se fendre ." (L'industrie ardoisière en Belgique. J. Ruche 1946).

D'autres rapportent la découverte " dans des substructions belgo-romaines, d'ardoises d'assez grandes dimensions percées de clous ".

L'existence d'une confrérie d'ardoisiers, celle de Notre-Dame de Divers Monts, en l'an 466, est mentionnée dans un acte datant de 1551, conservé par la mairie de Fumay (France).

A Alle, la plus ancienne exploitation, " l'escaillère des moines ", située au " Petit Monceau " aurait été ouverte par les moines de Laval-Dieu (Monthermé) vers l'an 1200.

Au XVIIIème siècle, commença l'ère commerciale de l'ardoise.

1779 à 1786

Une association composée de :

- Denis Lequeux de Alle, détenteur de 2 autorisations d'exploiter (Alle étant indivis entre Bouillon et Orchimont).
- Henri Wiart, notaire de Gespunsart (France), bailleur de fonds.
- Gérard Gérard de Bouillon, second bailleur de fonds,

continua l'extraction du schiste à " l'escaillère des moines ".

Denis Lequeux, grâce à sa connaissance du travail ardoisier, était directeur de la société. Son décès entraîna la dissolution de celle-ci. La veuve Lequeux céda la jouissance de la carrière aux frères Masiers Joseph et Rémi.

1810

La loi sur les mines frappa l'exploitation à des fins commerciales des carrières d'une redevance fixée par le seigneur.

1836

Hoffbauer (en place à l'ardoisière de Laviot) se sépara de ses partenaires et sollicita l'autorisation de procéder à des fouilles à Alle. Il obtint le privilège exclusif d'exploiter l'ardoise, pendant 99 ans, sur tout le territoire de la commune en la rétribuant à concurrence de 3 % du produit net.

1839

Il procéda à de nouvelles recherches à " l'escaillère des moines ".

1841

Il prospecta l'extrémité sud du " Petit Monceau ".

1842

Constitution d'une société anonyme entre Hoffbauer, Chastel Nicolas (Sedan en France), Disière Auguste (Dinant), Goemans Eugène-Abraham (Sedan).

1846

Dissolution de la société.

Vente de l'ardoisière et du bail emphytéotique à Chastel.

Nouvelle association entre Chastel Nicolas (Sedan) et Colleville Jacques-Edouard (Sedan)

1853

Décès de Colleville. Chastel acheta à la veuve ses droits dans les ardoisières de Alle et signa une nouvelle convention avec la commune.

1863

Chastel obtint l'autorisation d'effectuer de nouvelles fouilles à " Reposseau ". Il semble cependant que ce site ardoisier reste inactif jusqu'en 1882.

1882

Le notaire Poncelet de Gedinne assurait la présidence du Conseil d'administration.

La production d'ardoises se faisait par intermittence et avec un rendement inférieur aux possibilités du gisement.

1893

Gustave Guillaume, architecte à Charleville (France), déclara que sa société (SA l'Ardoisière de Laplet) avait repris le site de Reposseau et continuait son exploitation.

1911 à 1926

Wautier, locataire de la concession " Chastel ", poursuivit l'extraction dans la veine de " Nancrette ".

1926 à 1930

Reprise des ardoisières de Alle par le Hollandais Zigman.

1930 à 1941

Association d'ouvriers travaillant à leur compte.

1941 à 1947

Poursuite des activités par Schmitt qui créa la " SA Nouvelles Ardoisières d'Alle-sur-Semois " (NADAS). Celle-ci continua l'extraction de l'ardoise jusqu'en 1947.

1947

Une association d'une dizaine d'ouvriers s'efforça de poursuivre la production d'ardoises, mais en vain. Ils ne firent que retarder l'arrêt définitif de l'industrie ardoisière.

1947 à 1955

Production par la SA NADAS d'agglomérés de béton et de grenailles calibrées.

1956 à 1958

La société coopérative " Ardoisal " retourna aux galeries pour extraire des blocs de schiste à scier et offrit sur le marché de la construction toute une gamme de produits.

A cette date, le site de " Reposseau " fut déserté. Lors de la liquidation, la commune de Alle l'acheta.

1973

La commune de Alle céda les bâtiments industriels à Monsieur Beek qui les transforma en studios à louer aux touristes.

1990

Confiante dans les projets de l'ASBL Histoire et Culture, la commune de Vresse racheta le domaine aux héritiers du promoteur hollandais. En vertu d'une convention, la gestion est assurée par ladite ASBL.

ARDOISAL

Le 27 avril 1956, la Commune de Alle autorisait la Société Coopérative " Ardoisal " à exploiter les gisements de schiste ardoisier de " Reposseau ". Le 5 octobre 1956, la députation permanente confirmait le permis.

Le nouvel exploitant axa ses activités sur la production de dalles clivées, sciées et polies. Leurs usages étaient très nombreux :

- tablettes de fenêtres,
- seuils de fenêtres,
- linteaux,
- couvre-murs,
- parements,
- dallages rustiques,
- couvertures de cheminées,
- marches et contre-marches d'escaliers,
- moellons sciés,
- bordures,
- plinthes,
- abat-sons...

La clientèle était constituée d'entreprises de construction ; de nombreux bons de commande étaient adressés par:

- Les Chantiers Brandt G. et Cie à Bruxelles,
- La SA Lucien Godart & Fils à Bertrix,
- Les Entreprises Générales de Travaux Oscar Goes à Bruxelles,
- Messieurs Gueibe Frères Entrepreneurs à Libramont.

Les chantiers étaient très diversifiés :

- Exposition Universelle de Bruxelles en 1958,
- Reconstruction de l'église de Hotton,
- Centre de Vacances " Les Dolimarts " à Bohan.

La Société Coopérative " Ardoisal " cessa son exploitation en 1958. Le site ardoisier de " Reposseau " était abandonné définitivement. Pendant trente ans, la pourriture eut le temps de ronger les étançons et linteaux de bois, jusqu'au jour où un groupe de bénévoles décida d'arrêter cette dégradation et de sauver ce patrimoine industriel.

PERSONNEL

Recensement général de 1895-1896

Alle comptait deux ardoisières qui occupaient :

123 personnes : 120 hommes et 3 femmes.

Le personnel de fond se composait de 43 hommes.

En surface travaillaient 77 hommes et 3 femmes.

(Extrait du livre " C'étaient des scailtons, des fendeurs de pierre ", d'Albert Monin {1983})

Site ardoisier de " Reposseau "

1906 : 17 ouvriers de fond, 27 ouvriers de surface.

1909 : 11 ouvriers de fond, 16 ouvriers de surface.

1911 : 16 ouvriers de fond, 16 ouvriers de surface.

1947 : l'exploitation momentanée par une association d'ouvriers permettait l'occupation de 8 personnes.

NADAS - Usine de broyage

1954 : 2 ouvriers à temps plein, 7 ouvriers au chômage partiel.

1955 : 4 ouvriers à temps plein, 11 ouvriers au chômage partiel.

1956 : 19 ouvriers à temps plein.

Ardoisal

1958 : 13 ouvriers à temps plein.

Après la guerre 1940-1945, la société NADAS occupa deux prisonniers allemands. Leur salaire journalier se chiffrait à 30 francs. Leurs dépenses domestiques étaient retenues sur leur paie.

Certains ouvriers louaient un logement dans la cité ouvrière de Laplet. L'entreprise, propriétaire du coron, percevait en 1913 un loyer mensuel de 5 francs.

SALAIRES

Recensement général de 1895-1896

Salaires des ouvriers de fond :

- 3,37 % gagnent plus de 6 francs par jour,
- 9,50 % gagnent plus de 5 francs par jour,
- 22,02 % gagnent plus de 4,50 francs par jour,
- 74,35 % gagnent entre 2,50 et 4,50 francs par jour,
- 3,63 % gagnent moins de 2,50 francs par jour,

Salaires des ouvriers de surface

- 4,54 % gagnent plus de 6 francs par jour,
- 8,02 % gagnent plus de 5 francs par jour,
- 11,50 % gagnent plus de 4,50 francs par jour,
- 72,18 % gagnent entre 2,50 et 4,50 francs par jour,
- 16,32 % gagnent moins de 2,50 francs par jour,

(Extrait du livre : " C'étaient des scailtons, des fendeurs de pierre " par Albert Monin) A la même époque dans le secteur agricole, certaines tâches journalières sont rémunérées au tarif suivant :

une journée de labour : 4 francs,

une journée de labour et de hersage : 10 francs,

une journée de cheval : 10 francs,

un voiturage de foin ou de bois : 1 franc,

un voiturage de pommes de terre : 1,50 franc,

1903

Prix des produits de première nécessité :

un kilo de pain	coûtait	0,28 franc,
un kilo de farine	coûtait	0,40 franc,
un kilo de pommes de terre	coûtait	0,06 franc,
un kilo de beurre	coûtait	2,30 francs,
un kilo de margarine	coûtait	2,00 francs.
un litre de lait	coûtait	0,20 franc,
un litre de bière	coûtait	0,08 franc,
un kilo de rôti de veau	coûtait	1,25 franc,
un kilo de rôti de porc ou de côtes de mouton	coûtait	1,80 franc,
un kilo de lard ou de saucisse	coûtait	1,50 franc,
un kilo de beefsteak ou de jambon	coûtait	2,00 francs.
1 litre de pétrole d'éclairage	coûtait	0,12 franc.
12 oeufs	coûtaient	0,90 franc,

(Extrait du livre : " Légendes et vérités du bon vieux temps " par Albert Monin)

1948

Le carbure utilisé dans les lampes coûte 7 francs le kilo (165 francs le kilo en 1991).

1911-1912

Certains travaux de fond sont rémunérés au mètre courant :

- Le mètre de crabotage est payé de 13 à 18 francs,
- Le mètre de tranchée est payé 10 francs,
- Le mètre de forage est payé de 45 à 60 francs,
- Le portage d'une charge (déchets ou dalles) est payé 0,15 franc.

" Le plat-coupé de la galerie " Nancrette " a coûté 100 francs le mètre. Il a été fait par Lefèvre Ernest, Dumont et Cie. Ils ont gagné en moyenne 6 francs par jour ".

" La galerie faite à " Nancrette ", comme reconnaissance doit avoir coûté 40 francs le mètre. Elle a été faite par Gilquin et Cie de Rochehaut. Ils n'ont gagné que 4 francs par jour ".

(Extrait du carnet de notes rédigé par Jean-Baptiste Perot)

1930

Salaire brut d'une journée de travail : 30 francs.

1945

Salaire brut d'une journée de travail : 100 francs.

1957

Salaire brut d'une journée de travail de 9 heures : 450 francs (50 francs l'heure).

1991

Salaire horaire au premier février 1991 : 285,81 francs.

SCAILTON : UN METIER PENIBLE ET DANGEREUX

Les dangers étaient les arêtes tranchantes qui affleuraient des bancs de schiste et tapissaient parois et plafonds des galeries. Dangers graves :

¤ les risques d'éboulement qui pouvaient être causés par les infiltrations d'eau ou l'instabilité des blocs.

¤ L'usage des explosifs constituait également une menace à cause des explosions mal contrôlées : l'humidité latente pouvait provoquer des retards d'explosion ou une puissance imprévue.

¤ La manipulation continuelle de blocs aux arêtes coupantes provoquait de multiples blessures.

¤ L'utilisation d'échelles pour atteindre les chambres d'exploitation ajoutait encore aux risques permanents d'accidents.

¤ La faible intensité de l'éclairage (chandelles puis lampes à carbure) rendait difficile chaque déplacement. Le moindre faux pas pouvait être mortel.

CONDITIONS DE TRAVAIL

L'éloignement des sites ardoisiers nécessitait de longs déplacements. La journée de travail commençait par plusieurs kilomètres de marche qu'il fallait parcourir à nouveau au retour. Il fallait prester dix à douze heures de travail et, rentré au domicile, l'ouvrier prenait en charge une besogne secondaire : élevage, culture... nécessaire pour subvenir aux besoins de la famille.

Le travail de fond se déroulait dans une humidité omniprésente. Elle suintait le long des parois. L'eau coulait dans les galeries, rendant le sol boueux et glissant. Les ouvriers pataugeaient et travaillaient parfois accroupis dans l'eau.

A cela s'ajoutaient une température inférieure à celle de la surface, les courants d'air et de brusques variations de température. Le froid humide prédisposait les " Scailtons " aux affections catarrhales et rhumatismales : bronchite, lumbago, sciatique...

Les positions incommodes imposées par le crabotage, le portage des lourdes charges (déchets et " spörtons ") provoquaient des déformations du squelette et principalement de la colonne vertébrale.

A la surface, les fendeurs, continuellement courbés pour travailler le bloc coincé entre les sabots, souffraient de rhumatismes et de névralgies dans les régions dorsale et lombaire.

L'ennemi le plus tenace, qui agissait au fond comme à la surface, était la poussière. Le forage des trous de mines (crabotage et abattage), le coupage au pic, pulvérisaient de minuscules particules de schiste qui restaient en suspension dans l'air. Par les voies respiratoires, ces poussières atteignaient les poumons et pouvaient provoquer la schistose.

" Cette maladie se manifeste comme une sorte de bronchite chronique qui gêne la respiration et peut provoquer des insuffisances cardiaques. Diagnostiquée radiographiquement, elle présente, au premier stade, des

tracés glaireux, des nodules fins et diffus dans la partie médiane des poumons. Puis, au dernier stade, ces nodules forment des amas opaques qui obstruent les tissus pulmonaires. La maladie ne doit pas être assimilée à une tuberculose dans tous les cas. Elle atteint aussi bien le mineur de fond que l'ouvrier de surface . "

Ajoutons que jusqu'à la fin du 19e siècle, des enfants, souffrant de carences alimentaires, portaient les déchets au moyen du " wajaî ". Ce travail provoquait des malformations s'aggravant au fil des années. Les femmes actionnaient les pompes à eau et ce, jusqu'à leur mécanisation au 20e siècle. Elles portaient également les déchets, du moins jusqu'à la première guerre mondiale.

Les " scailtons " avaient la réputation de consommer volontiers de l'alcool. Certains y voyaient un remède à un état dépressif dû aux conditions de travail. D'autres considéraient son action bienfaisante pour leur gorge irritée par la poussière. Il faut dire, qu'en l'absence de législation, le phénomène existait dans toutes les régions industrielles. Le pourvoyeur était souvent le patron, accessoirement épicier ou cabaretier. Les salaires étant peu élevés, cette dépense se faisait au détriment de l'alimentation.

Avec la guerre 14-18 et ses restrictions, l'ardoisier perdit cette habitude ou du moins, il réduisit la quantité consommée.

STATISTIQUES

Accidents :

Albert Monin nous fait le récit de trois accidents.

- Le 7 novembre 1861 à Hour (Ardoisière Chastel), Thomas Mijot, préparant une mine, surpris par la déflagration accidentelle de la poudre, se fit arracher l'auriculaire et deux phalanges, et s'en sortit à demi aveugle.
- 1863 à Rochehaut (Ardoisière Hoffman). Décès de Joseph Petit quelques heures après l'écrasement du bas du corps par un bloc de schiste.
- 15 octobre 1885 à Laviot. Mort de Félix Baijot, écrasé par une masse de pierre au cours d'une opération de coupage.

Maladie :

Dans la " Topographie Médicale du Royaume " (1914), le docteur Dufort signale pour Alle 115 cas de décès par bronchite aiguë entre 1887 et 1906.

Uytdenhoef relève pour Alle, entre 1906 et 1936, 31 décès pour un âge moyen de 53 ans.

Alcool :

En 1914, le docteur Dufort nous rapporte que Alle, comptait dix cabarets (soit un pour 21 adultes de plus de 15 ans), qui débitaient 4 à 5.000 litres d'alcool et 3.000 litres de bière. Avant la guerre, il fallait compter environ 18 000 litres (40 cl par jour, par ardoisier).

TRADITIONS

La patronne des ardoisiers était sainte Barbe, fêtée le 4 décembre. A cette occasion, un jour de congé était octroyé aux ouvriers, et tous assistaient à la grand-messe célébrée

en l'honneur de la sainte. L'office était suivi d'une tournée dans les cabarets de la localité, où l'alcool était consommé un peu plus que d'habitude.

La statue de sainte Barbe était généralement placée au-dessus de l'entrée de la mine. Il existe encore différents témoignages de la vénération de la sainte patronne :

dans l'église de Alle : statue dans le choeur, bannière,

chapelles de Orgeo et Fumay (France).

CHANTS

Deux personnages décrirent à leur manière l'univers et le travail des " scailtons ".

Théodore Botrel écrivit son " chant des ardoisiers " en 1908. Il le dédia à Monsieur et Madame Pierlot, patrons des ardoisières d'Herbeumont. Puis en 1911, la chanson en version définitive, fut dédiée " A mes compatriotes des ardoisières de Trélazé. A mes amis, les ardoisiers d'Herbeumont ".

Emile Philippe, instituteur de Alle, chanta avec plus de réalité le métier des pères de ses élèves. Il aimait faire chanter par sa classe, devant des " scailtons " réunis, les vers qu'il leur avait consacrés.

Chanson de métier, par Théodore Botrel (1911)

"A mes compagnons des Ardoisiers de Trélazé, A mes amis, les ardoisiers d'Herbeumont"

1er :

Dans le ciel gris, couleur ardoise,
L'Aurore apparaît en sournoise,
L'Angelus tinte aux vieux clochers,
Tous les coqs chantent avec rage
La mâle chanson du courage
Debout, debout " les Ardoisiers "

2ème :

Avant que de vous mettre en route
Bonjourez, en cassant la croûte,
Vos petits gâs mal réveillés
Et puis, pour toute la journée,
Abandonnez la maisonnée :
Partez, partez les " Ardoisiers "

3ème :

En attaquant le coeur des roches,
Songez qu'il faut du pain aux mioches
Et du feu clair dans nos foyers,
Lampe en main, perçant le mystère,
Dans les entrailles de la terre,
Rampez, rampez les " Ardoisiers "

4ème :

Puis débitez vite en feuillures
Les écailles de nos toitures
Percez ! Cognez ! Taillez ! Rognez !
Sous l'ardoise qui nous protège,
Nous bravons la pluie et la neige
Hardi, hardi " les Ardoisiers "

5ème :

N'écoutez pas les cris de Haine
Qui, là-haut, décuplent la Peine,
Aigrit le coeur des ouvriers,
Mais, en attaquant votre " ouvrage ",
Comme des marins sous l'orage :
Chantez, chantez ! Les Ardoisiers !

6ème :

Pour que sainte Barbe vous aime,
Il faut que vous l'aimiez de même
Et que, souvent, vous l'invoquiez...
Il vous suffira de lui dire
'Vierge sans peur, douce martyre,
Gardez, gardez vos " Ardoisiers " '

7ème :

Maudissez paresse et débauche,
Afin qu'un jour Dieu vous embauche
Dans ses divins et grands chantiers
Et vous dise avec un doux geste
'Sous l'ardoise d'azur céleste
Entrez, entrez " bons Ardoisiers "
Reposez-vous, " bons Ardoisiers " '

Les Scailtons

(créé par M. Emile Philippe)

1er refrain
Ce sont les scailtons
Les fendeurs de pierre
Qui, cent pieds sous terre,
Fredonnent des chansons.
Et dans leur tanière,
Loin de la lumière,
Les scailtons d'main descendront
Sans savoir s'ils remont'ront.
Salut ! Vaillants scailtons.

1er couplet
C'est l'hiver et dans l'aube glacée
Des pas ferrés chantent dans la rue esseulée
Et pourtant dans les nids doux et tièdes
Tout rêve encore en un songe douillet.
Mais là-bas, vers les trous noyés d'ombre,
Monte la voix de ceux
Qui pauvres, jeunes ou vieux,
Vont accomplir l'effort des laborieux.

2ème couplet
Fiers scailtons, allons-y à l'ouvrage.
Cognons bien fort et songeons que notre labeur
Au logis donnera joie, courage,
L'honnête aisance aux vrais hommes de coeur.
Honte au bras qui méprise l'outil,
C'est l'outil qui fait vivre,
L'outil qui nous rend libre...
Qui tient l'outil saura t'nir un fusil.

2ème refrain
Outils des scailtons,
Des fendeurs de pierre
Qui, cent pieds sous terre,
Fredonnent des chansons.
Et dans leur tanière,
Loin de la lumière,
Les scailtons d'main descendront
Sans savoir s'ils remont'ront.
Salut ! Vaillants scailtons.

3ème couplet
Dans les puits où résonne la mine
Soudain, les gâs noyés dans la poussière fine
Arrêtent leurs chansons et leurs voix
Mêlent l'appel plein d'horreur et d'effroi
Car, là-bas, sous la pierre maudite,
Râle un pauvre paria
Qu'jamais plus ne r'verra
Ses petits gâs, orphelins ici-bas.

3ème refrain
C'était un scailton,
Un fendeur de pierre
Qui, cent pieds sous terre,
A fini sa chanson.
Et dans sa tanière,
Loin de la lumière,
A payé la dure rançon
Des braves ouvriers du fond.
Bien bas ! Saluez le scailton.

4ème couplet
Aux jours sombres de la déportation,
Quand le Prussien arracha de notre village
Les "Sans-Peur" qui, dans un fier courage,
Levèrent la tête au nom de trahison
Qui répondent : "Jamais lâches nous ne serons".
Qui souffirent de la faim
Dans les camps d'Outre-Rhin.
Qui dirent aux Boches : "Mourir,
Jamais trahir !..."

4ème refrain
C'étaient des scailtons
Des fendeurs de pierre
Qui, cent pieds sous terre,
Fredonnent des chansons.
Debout, les fronts levés.
Vers notre frontière
En Bochie ils s'en iront
Sans savoir s'ils reviendront.
Honneur ! Aux déportés scailtons.

A sainte Barbe

Refrain :

De sainte Barbe imitons le courage,
Vers le beau ciel portons notre regard
Et Dieu sera notr'éternel partage
Si nous marchons sous son nobl'étendard.
Si nous marchons sous son nobl'étendard.

1er couplet :

C'est toi qui viens dans le sein de la terre,
Rendre courag' à l'ouvrier mineur
En allégeant le poids de sa misère,
Tu rends moins dur son pénible labeur.

2ème couplet :

Souvent hélas ! Courbés par la misère,
D'un Dieu Sauveur nous oublions la loi.
Rends à nos coeurs l'accent de la prière.
Rends à nos yeux le flambeau de la foi.

3ème couplet :

Et quand enfin flétris par la souffrance,
Nous frémirons au souffle de la mort.
Fais que notr' âm' en toute confiance
Vers le beau ciel un jour prenne l'essor.

GLOSSAIRE

Bassa	coussin fixé sur le dos du porteur par deux bretelles. Il protège le corps lors du transport des dalles et des déchets à l'aide du wajaî.
Bourlotte	méthode de tirage au sort pour l'attribution des wagonnets de pierres.
Brôye	découpoir à triple lame donnant à l'ardoise sa forme définitive.
Bugnes	vides en forme de crevasses. Elles délimitent la longueur du spörton. Elles sont plus ou moins perpendiculaires au banc de pierre.
Compassé	dalle d'une épaisseur de 16 mm, clivée en quatre ardoises.
Compassoû	burin utilisé pour cliver à l'épaisseur de quatre ardoises.
Cürnüres	entailles en forme de V creusée sur le flanc du spörton à l'aide du pic. Cet espace servira de zone de percussion pour diviser la dalle de schiste.
Longraines	cassures naturelles dans le sens du fil de la pierre. Les parois sont soudées par une fine couche de silice. Elles délimitent la largeur du spörton.
Mailloque	maillet de bois utilisé pour diviser les spörtons remontés, en blocs d'une superficie de deux ardoises, et les cliver à l'épaisseur de quatre ardoises.
Malice	gros coin à angle très ouvert. Il est enfoncé dans la cürnüre et y est déplacé entre chaque percussion.
Pilier	masse de roche inexploitée, séparant les ouvrages, destinée à assurer la stabilité de la voûte.
Platines	coins minces et larges utilisés par paire. Ils se placent dans la cürnüre, séparés par un burin. Celui-ci, lors de la percussion, écartera les platines et de ce fait fendra le bloc de schiste.
Rebatteret	fenderet à double tranchant, en fer, utilisé pour la découpe de l'ardoise.
Spörton	dalle de schiste détachée du gisement. Son poids peut atteindre plusieurs tonnes. Sa division est nécessaire pour être transportable.
Sto	trépied en bois. L'ouvrier s'y asseyait à califourchon pour découper l'ardoise sur le béquillon.
Vêrdau	terril constitué des déchets issus principalement des opérations de fendage et découpage, effectués en surface.
Wajaî	bac réalisé en bois pour les côtés, en tôle pour le fond. Il est porté sur le dos courbé et sert au transport des déchets.